

La route du Simplon : et Napoléon Ier : [1ère partie]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 24

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191733>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

La route du Simplon

et Napoléon I^{er}

En attendant que le Simplon soit percé, — ce qui pourrait tarder encore quelque peu, — nous allons donner à nos lecteurs des détails peu connus et excessivement intéressants sur la construction de la belle route du Simplon qui, dès le commencement du siècle, nous mit en communication directe avec l'Italie, et qui peut certainement compter au nombre des événements les plus marquants des temps modernes.

On sait qu'avant l'exécution de cette conception hardie de Napoléon I^{er}, on ne franchissait le Simplon qu'au péril de sa vie, à dos de mulet et à pied.

Les renseignements qu'on va lire sont empruntés, pour la plupart, à un ouvrage devenu très rare, intitulé : *Souvenir des travaux du Simplon*, dont l'auteur était fils de M. Céard, ingénieur en chef du Canton du Léman, à Genève, et qui fut chargé par l'empereur de la haute direction de ces importants travaux.

Le premier document connu dans lequel il soit fait mention de la communication à établir pour le Simplon, entre la France et l'Italie, est un rapport adressé au Directoire par le général Bonaparte de son quartier-général, à Milan, le 14 mai 1797, en ces termes : « J'ai chargé Comeyrat de se rendre à Sion pour chercher à ouvrir une négociation avec le Valais, afin de conclure un traité au nom de la France et de la République Cisalpine (*), qui nous accorde le passage depuis le lac de Genève au lac Majeur, en suivant la vallée du Rhône. J'ai envoyé un excellent ingénieur pour savoir ce que coûterait cette route à établir. Elle irait de Versoix à Bouveret, par le lac, de Bouveret à Sion, de Sion à Brigue, de Brigue à Domodossola, de Domodossola au lac Majeur, du lac Majeur à Milan, etc. »

(*) La République Cisalpine, proclamée le 29 juin 1797, avait été reconnue par l'Autriche au traité de Campo-Fornio, le 17 octobre suivant. Elle se composait du Milanais, arraché à l'Autriche avec l'importante forteresse de Mantoue, des pays du Bergame, de Brescia, etc., et agrandie de la Valteline, détachée du canton des Grisons.

Quand Napoléon disait que cette route « irait de Versoix à Bouveret par le lac », il entendait sans doute qu'on suppléerait à son interruption par l'embarquement et la navigation, mesure à laquelle il renonça plus tard, en ordonnant l'ouverture de la route par Meillerie, sur la rive gauche du Léman.

Après la victoire de Marengo (14 juin 1800), Napoléon voulait effrayer l'Autriche et lui montrer l'armée française toujours prête à déboucher en Italie. Aussi, le 7 septembre de la même année, un arrêté des Consuls portant que le Simplon serait rendu praticable à l'artillerie, ordonna l'ouverture de la route dont il s'agit. Le ministre de la guerre étant chargé de l'exécution, on mit à sa disposition deux brigades d'ingénieurs, commandées par MM. Lescot et Duchesne, ingénieurs, sous les ordres du général Turreau.

M. Céard, fut nommé inspecteur en chef des travaux.

La République Cisalpine se chargea de la partie de la route depuis Domodossola à Alghaby.

Le général Turreau et M. Lescot arrivèrent les premiers à Domodossola, le 3 décembre 1800. Quelques jours après, il tomba deux pieds de neige, et les travaux ne purent commencer que dans les parties basses. On avait en outre une si grande hâte de voir s'ouvrir cette route, que, même à ce moment-là, les études étaient encore très incomplètes. Du côté du Valais, la 1^{re} brigade n'avait encore rien de déterminé sur la direction qui devait être donnée à la route à son départ de la plaine, et du côté de Domodossola on se passait d'un tracé définitif. De là des défauts constatés plus tard, et qui n'existeraient pas si le projet général avait été mûri et rédigé préalablement à toute opération.

Tel était l'état des choses quand l'inspecteur arriva à Brigue, le 22 mars 1801. Il rectifia certaines parties du tracé, fixa le départ de la route au centre de Glitz, et détermina l'emplacement du grand pont de la Saltine, au-dessus de Brigue, généralement appelé le *Pont Napoléon* par les gens de la contrée. — Notons en passant que l'empereur avait exigé que

tous les ponts principaux fussent en bois, afin de pouvoir interrompre plus facilement le passage au besoin.

M. Céard traça ensuite, en présence des ingénieurs, la direction de la route au-delà du pont de la Saltine, et mit les ouvriers à l'œuvre le 26 mars 1801.

Les travaux, une fois commencés du côté de Brigue, sur ces premières directions, l'inspecteur traversa le Simplon et, pendant cette traversée, leva à vue le plan de la montagne sur lequel il traça le projet général de la route. De retour à Genève, il mit au net son travail et donna ensuite ses ordres pour l'exécution.

Les explications de l'inspecteur sur ce premier projet se terminaient par ces mots : « On prie d'observer que la neige » couvrirait la terre à un mètre de hauteur lors de mon arrivée sur le sommet du Simplon. Qu'il ne m'a été » fourni ni plans, ni papiers, ni aucuns » renseignements quelconques sur place, » que ceux que j'ai pu me procurer par » la vue des lieux et mes propres observations, à la suite desquelles j'ai » rédigé mon travail, sur lequel le gouvernement peut néanmoins compter. »

Tout était fixé et déterminé dans ce travail. Le passage seul de Gondo laissait des doutes à l'inspecteur. « Cette » partie offre les plus grandes difficultés, » disait-il, 3,765 mètres de longueur se » trouvent placés sur un flanc incliné à » 45 degrés qui ne présente que peu de » développement sur un sol très tourmenté. Depuis 1,200 mètres de longueur avant le passage de la Doveria, » la route, sur 81 millimètres d'inclinaison, s'appuiera sur une pente de » rochers très rapide où se trouve une » masse saillante de granit de 100 mètres » de longueur, qu'on se propose de percer par une galerie de 4 mètres de largeur, mais qu'il faut réduire, suivant nous, à 3 mètres d'ouverture » seulement, pour le passage d'une seule » voiture.

» Au surplus, ce passage, le plus difficile de tout le projet, le lieu le plus effrayant et le plus sauvage, soit par le peu de largeur de la gorge, les points commandés qu'on ne peut éviter, les gouffres du torrent et la hau-

» teur pour ainsi dire à pic, qui sur-
 » monte et domine ces lieux de plus de
 » 336 mètres, n'a pas été parfaitement
 » reconnue à cause du temps affreux
 » qu'il faisait. Je me propose de revoir,
 » de concert avec l'ingénieur de la se-
 » conde brigade, cet espace difficile, pour
 » en tirer le parti le plus avantageux et
 » éviter, si possible, le percé du rocher
 » de 100 mètres de long dont il vient
 » d'être question. »

Les difficultés physiques n'étaient pas les seules à surmonter dans cette vaste entreprise; les embarras moraux étaient bien plus considérables. De nombreuses complications résultaient de la jalousie et de la défiance qui existaient au Simplon chez les Italiens envers les Français; de la résistance des Valaisans, qui voyaient dans la création de cette route l'asservissement de leur pays et la perte d'une antique et précieuse liberté; de l'indiscipline qui se manifestait et de la division qui se glissait parfois dans l'administration.

C'était naturellement à l'inspecteur qu'incombait la tâche difficile de concilier ces rivalités. Heureusement qu'il était soutenu par cette volonté napoléonienne qui ne se laissait arrêter par rien et marchait droit à son but. Chaque fois que M. Céard rendit compte à Napoléon des travaux du Simplon, la première parole de l'empereur fut: *Quand le canon passera-t-il au Simplon?...* (A suivre.)

Paris, 9 juin 1890.

Monsieur le Rédacteur,

Le hasard m'a mis dernièrement sous les yeux une collection du *Conteur vaudois* datant de quelques années, et j'y ai relu avec plaisir quelques-uns de vos intéressants articles sur l'origine des noms de familles vaudoises, puis je me suis arrêté sur un article intitulé: *Une conspiration à Lausanne*, fomentée par un nommé Isbrand d'Aulx, qui fut décapité à Vidy, dont les biens furent séquestrés et la maison (rue St-Laurent) démolie.

Ne se pourrait-il pas que ce d'Aulx soit l'ancêtre des nombreuses familles *Tauxe* existant dans le canton de Vaud, et notamment à Aigle et aux Ormonts, dont ils sont bourgeois. Ne peut-on pas conjecturer qu'après le supplice du malheureux Isbrand, soit par ordre des Bernois, soit pour fuir l'opprobre attaché à leur nom, les descendants du conspirateur se seraient réfugiés aux Ormonts, où leur nom d'Aulx serait devenu Daux, et, par suite de la corruption par la langue allemande, Tauxe.

Je me permets de vous livrer ces quelques réflexions à titre de simple curiosité.

Veuillez agréer, etc.

L. TAUXE.

Il serait intéressant, en effet, de faire quelques recherches dans nos archives au sujet de la question posée par notre correspondant. Nous nous bornerons aujourd'hui à faire observer que nos historiens et chroniqueurs vaudois, tels que Bridel, Verdel, Vuilliamin, Olivier et d'autres, écrivent Daux et non d'Aulx; et que notre correspondant fait erreur en disant que Daux fut décapité à Vidy. Daux put s'échapper à temps et se réfugier en Savoie.

Il nous paraît nécessaire, du reste, pour l'intelligence de ce qui précède, de rappeler en quelques mots le fait historique dont il est ici question, et que nombre de lecteurs n'ont sans doute pas présent à la mémoire.

C'était en 1588. Il y avait à peine un demi-siècle que notre pays, conquis sur le duc de Savoie, faisait partie de la République de Berne. Le régime de LL. EE. soulevait chez nous de nombreux mécontentements; plusieurs familles nobles regrettaient la maison de Savoie et les vieux privilèges de la ville impériale de Lausanne.

Le duc de Savoie qui n'ignorait pas cet état de choses entretenait des intelligences avec les mécontents et leur faisait les plus brillantes promesses, pour le cas où ils parviendraient à chasser les Bernois du Pays-de-Vaud. — Les premiers agents du duc dans cette intrigue furent les frères Espaulé, dont l'un était membre du Conseil des Soixante, à Lausanne, et l'autre officier dans la milice. Riches négociants, et faisant de nombreuses affaires dans le Chablais, leurs communications fréquentes avec cette province n'éveillaient aucun soupçon.

Le chef des conjurés était le bourguemestre de Lausanne, Isbrand Daux, seigneur de Prilly et de Crissier. On comptait parmi les autres conspirateurs son fils Georges, grand sautier du Conseil; M. de St-Cierges, juge à la cour criminelle; Guillaume d'Illens, châtelain de St-Sulpice, etc., et divers gentils-hommes du Pays-de-Vaud, parmi lesquels il faut citer en première ligne Ferdinand Bouvier, châtelain de Chillon et receveur du riche hôpital de Villeneuve.

Isbrand Daux, qui entretenait de fréquents rapports avec le baron d'Hermande, s'engagea, au nom de ses complices, à livrer au duc de Savoie Lausanne et le Pays-de-Vaud.

De son côté, le duc Charles-Emmanuel, faisant des préparatifs d'invasion, envoyait une nombreuse artillerie dans le Chablais, et organisait une flotille sous Ripaille.

Enfin, après six ans de négociations et de correspondances, on était prêt et d'accord. Outre une maison dans la rue de la Madeleine, le bourguemestre en

possédait une beaucoup plus grande dans le faubourg St-Laurent. Cette dernière avait une porte ouvrant sur la campagne.

Bien fournie de toutes sortes de provisions, elle devait recevoir de nuit 400 Savoyards. Il en devait arriver le double par le lac, entre 10 et 11 heures du soir, lesquels se couleraient dans un souterrain donnant sur le chemin de Lausanne à Ouchy, et aboutissant à l'ancien couvent de St-François, dont le receveur, le banneret Sébastien Roche, était du complot.

La longue nuit du 12 au 13 décembre fut fixée pour l'exécution. Il ne restait plus qu'à mettre à la voile, lorsqu'une violente tempête retint les barques au port pendant deux jours.

Cependant on avait conçu des soupçons sur les fréquents voyages de Daux en Savoie. Le procureur fiscal Amsel fit part de ses impressions à Isbrand de Crousaz, seigneur de Chexbres, et celui-ci se rappela diverses circonstances auxquelles il n'avait pas ajouté d'importance. Ainsi, de sa haute terrasse de Chexbres, il avait souvent vu des bateaux partir des deux rives puis revenir au point d'où ils étaient partis. Le seigneur de Chexbres communiqua ses soupçons à son cousin Claude de Crousaz, à Lausanne, qui était profondément attaché au nouvel ordre de choses, et le chargea de sonder le bourguemestre, leur parent.

Le 14 décembre, Claude de Crousaz alla trouver le bourguemestre, soupa avec lui, et sous l'impression d'un dessert copieux, Isbrand Daux, trop confiant, lui dévoila son projet.

Le bourguemestre ne tarda pas à se repentir de son imprudence, et, doutant de la réussite, il s'empressa, dès le point du jour, de prévenir les conjurés. C'était le dimanche 15 décembre 1588; tous, à l'exception de trois, sortirent de la ville pendant le sermon et se rendirent à St-Sulpice, dont le châtelain était un des leurs. Une barque les attendait. Le bourguemestre, qui n'avait eu que le temps de sauver quelques objets précieux, arriva au galop, monté sur un cheval de prix qu'il fut obligé d'abandonner, les bateliers n'ayant pas voulu s'en charger.

Le lieutenant baillival Bouvier, de Villeneuve, qui était chargé de surprendre Chillon, ne fut pas plus heureux. Ayant caché une troupe d'hommes armés dans les taillis qui dominent le vieux manoir, il attendit en vain les signaux qui devaient l'avertir du départ de l'expédition de Savoie. Le lendemain, cependant, il eut l'audace d'aller dîner au château de Chillon, chez le commandant dont il avait promis la tête. Mais, pendant le repas, ce dernier reçoit une lettre, la lit, et dit à